

plaisir que je goûte à vous parler de vos chers enfans, que j'aime plus que moi-même, & un peu moins que vous. Que Dieu les comble de ses bénédictions; & ils feront tout ce qu'ils doivent être, & l'éducation que vous leur donnerez, germera pour l'éternité. C'est-là qu'on moissonne le fruit des bons avis qu'on a donnés à la jeunesse, & que les dignes peres se trouvent avec leurs dignes fils, pour être à jamais heureux.

A Rome, ce 16 Août 1753.



LET TRE LXXV.

Au Prélat CERATI.

SI cette Lettre vous porte tous mes sentimens, vous ne la trouverez pas légère; car je la charge de toute l'estime, de tout l'attachement, de toute l'admiration dont je suis capable, pour vous convaincre plus que jamais, combien je vous révere, & combien je vous chéris.

J'ai vu le Religieux Augustin que vous m'avez adressé, & je l'ai trouvé, comme vous me l'avez dit, tout rempli des Peres de l'Eglise. Ils sont sur ses levres, ils sont dans son cœur; & c'est l'homme du monde qu'on peut feuilleter

avec le plus de plaisir, quand on connoît tout ce qu'il vaut. Son héros est avec raison S. Augustin, à titre de Docteur universel, qui embrassa toutes les sciences, & qui en fut singulièrement favorisé. On a bien loué cet homme incomparable; mais il ne l'a pas encore été, comme il le mérite. Aussi conseillois-je il y a quelque temps à un Ecclésiastique qui me consultoit sur la maniere de faire le panegyrique de ce grand Saint, de ne rien dire de lui-même, mais de tout extraire de ses Ecrits, pensant que, pour célébrer dignement Augustin, il faut être Augustin même. Il a suivi mon avis; & l'on a vu les morceaux les plus sublimes & les plus touchans de cet illustre Docteur composer son éloge. Cela fut

très-bien lié, quoiqu'entrecoupé par des exclamations & par des élancemens qui pénétrèrent les Auditeurs. Quand nos Rhétoriciens & nos Prédicateurs sauront-ils que la vraie éloquence ne consiste ni dans l'esprit ni dans les mots; mais qu'elle est une expression de l'ame, un bouillonnement du cœur qui brûle, qui étonne, & qui opere les plus grandes choses?

Il y a certains momens où les grands Orateurs semblent n'avoir plus de style, plus de mots, dans la crainte que la sublimité des choses ne s'altère par des phrases étudiées.

On s'alambique pour être éloquent, & il ne sort de cette opération que des pensées forcées, que des phrases boursoufflées; tandis

que, si l'on s'abandonnoit à l'énergie du cœur, on auroit une bouche d'or.

Je ne trouve dans presque tous les livres du temps que de l'élégance; & il y a bien loin d'elle à l'éloquence. L'élégance plaît, & l'éloquence entraîne; &, lorsqu'elle est naturelle, elle s'amalgame avec toutes les beautés de la nature & du génie, pour les rendre dans tout leur jour, & selon toute la vérité: elle est en un mot telle que le morceau de votre composition que vous me fîtes voir il y a quelque temps, où je reconnus la vraie touche de Démosthène, malgré l'intervalle immense que les siècles ont mis entre vous & lui.

Rien de plus admirable que de

se rapprocher fortement des Anciens, que de tenir à eux, malgré l'éloignement de s temps, comme si l'on étoit leur contemporain; car il faut l'avouer, ils ont tout moissonné, & nous ne faisons que glaner.

Il m'arriva il y a quelque temps d'avoir composé un Discours scientifique qu'on me demandoit, pour être à la tête d'un livre de géométrie. J'appellai toute mon ame à moi; & dans l'effervescence d'un travail qui dura plus d'une semaine, je crus avoir enfanté quelque chose de fort intéressant & tout-à-fait neuf; mais je ne saurois vous dire combien je fus par la suite surpris & humilié de trouver toutes mes pensées répandues dans quelques pages des anciens. Je

n'avois cependant pas pillé ; mais l'esprit des hommes n'ayant qu'un cercle , toutes les générations se ressemblent à quelque chose près , dans la maniere de penser , hors les teintes qui sont absolument différentes.

On m'a dernièrement présenté le nommé Sagri , sorti de vos écoles de Pise ; & il m'a paru qu'il y a de quoi faire un grand sujet. Mais en quelles mains tombera-t-il ? Le moment où l'on quitte le College est l'instant qui décide du sort d'un jeune homme : alors tout avorte , ou tout vient à bien. J'en ai vu qui avoient remporté tous les prix , & qu'on citoit avec complaisance comme de véritables Coriphées ; & malgré toute cette admiration emphatique , ils

devenoient moins que rien. Des plaisirs criminels les investissoient , ou des emplois mécaniques les occupoient ; ou leur esprit qui avoit fait un effort , se ressentoit de cette laborieuse opération , & ne pouvoit plus produire. C'est l'histoire d'un fruit précoce qui charme par ses couleurs , ainsi que par sa nouveauté , & qui se flétrit au moment qu'on l'admire & qu'on se dispose à le cueillir.

Que de peines , avant que l'esprit arrive à sa perfection : tout ce que je fais , c'est que le mien se croit merveilleux quand il participe au vôtre , par une communication d'idées , & qu'il me met dans le cas de vous réitérer mes sentimens d'attachement & de respect , &c.

A Rome, ce 27 Août 1754.

 LETTRE LXXVI.

Au Cardinal QUIRINI.

EMINENTISSIME,

Les diverses réflexions de votre Eminence, sur les différens siècles écoulés depuis le commencement du monde, sont dignes d'un génie comme le vôtre. Il me semble que je vois la raison peser tous ces siècles, les uns comme des lingots, les autres comme des feuilles de clinquant. Il y en a effectivement de si solides & de si légers, que cela forme le contraste le plus étonnant. Le nôtre, sans contredit, est plus marqué qu'aucun autre, au coin de la légèreté ;
mais

mais il plaît, il séduit, sur-tout par les bons offices des François, qui lui ont communiqué une élégance, qu'on trouve malgré soi, vraiment agréable.

Nos anciens en auroient murmuré avec raison : mais s'ils étoient de notre temps, ils se laisseroient entraîner comme nous ; & sans le vouloir, ils s'amuseroient, & de nos propos légers, & de nos jolis écrits.

La grandeur Romaine ne s'accommode pas de ces agréables frivolités ; mais les Romains d'aujourd'hui ne sont plus aussi majestueux qu'autrefois : l'élégance Françoisè a passé les Alpes ; & nous l'avons accueillie avec plaisir, au moment même que nous en faisons la critique.

Votre Eminence, qui aime beaucoup les François, leur aura sûrement pardonné leurs gentillesses, quoique ce soit au détriment de la dignité des anciens. Il n'y a pas de mal que dans tous les siècles pris collectivement, il y ait des étincelles & des flammes, des lis & des bluets, des pluies & des rosées, des étoiles & des météores, des fleuves & des ruisseaux : cela rend parfaitement la nature ; & pour bien juger de l'Univers & des temps, il faut réunir les différens points de vue, & n'en faire qu'un seul optique.

Tous les siècles ne sauroient se ressembler : c'est leur variété qui sert à juger des choses ; parce que sans cela, il n'y auroit point de comparaison. Je fais qu'on aimeroit

mieux vivre dans un siècle qui n'offrit rien que de grand ; mais c'est bien le cas de dire qu'il faut prendre le temps comme il vient, & ne pas regretter continuellement ce qui est passé, en s'attachant au char des anciens. Prenons leur goût, & nous n'aurons rien à craindre de notre futilité.

C'est quelque chose d'étonnant de considérer ce gouffre d'où sortent les temps, & celui où ils se précipitent. Que d'années, que de mois, que de jours, que d'heures, que de minutes, que de secondes absorbées par l'éternité ; qui toujours la même, demeure immuable au milieu des changemens & des révolutions. C'est un rocher au milieu des mers, contre lequel viennent battre inutilement

tous les flots. Nous sommes tels que des grains de sable dont le vent se joue, si nous ne nous attachons imperturbablement à ce point d'appui : c'est-là ce qui fixe votre Eminence, & ce qui lui fait entreprendre tant d'ouvrages solides que l'Europe admire, & dont la Religion s'applaudit.

Je ne me lasse point de lire la Relation de vos Voyages, & surtout la description que vous faites de Paris & de la France. Outre que le latin peut se comparer à celui de S. Jérôme, il y a des réflexions admirables sur tout ce que votre Eminence a vu. Quel coup d'œil que le vôtre ! il pénètre l'essence des choses, la substance des écrits, l'ame des Ecrivains. Vous avez eu le bonheur de voir à Paris plusieurs

restes précieux du siècle de Louis XIV ; des grands hommes qui vivoient encore, pour vous convaincre qu'on n'a pas exalté ce siècle sans raison.

Rien n'étend l'ame comme les voyages : j'en lis le plus que je puis, afin de faire courir au moins mes pensées, pendant que mon corps est sédentaire. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je suis souvent en idée à Brescia, cette ville, Monseigneur, que vous enrichissez de vos exemples & de vos préceptes, & où vous recevez à toute heure des hommages, auxquels je m'unis de toute mon ame, en vous assurant du profond respect, &c.

A Rome, ce 10 Décembre 1754.

 LETTRE LXXVII.

Au Cardinal BANCHIERI.

EMINENTISSIME,

Je n'ai point encore vu le Ferrarois que votre Eminence daigne me recommander : je l'ai cependant déjà annoncé au Gardien de l'*Ara Cæli*, & il fera tout pour vous prouver combien l'intérêt que vous y prenez lui est précieux.

Je voudrois bien que mes occupations me permissent un voyage à Ferrare, cette ville célèbre par tant d'événemens, & qui a le bonheur de posséder votre Eminence, & les cendres de l'Arioste. Mon premier soin seroit d'aller les baiser. Il en sortiroit quelques

étincelles poétiques qui viendroient me saisir, & qui me mettroient en état de vous assurer envers comme en prose, que rien ne peut égaler le profond respect avec lequel je suis, &c.

A Rome, ce 7 Janvier 1755.

 LETTRE LXXVIII.

A un Chanoine de Milan.

CE n'est pas une petite entreprise, Monsieur, qu'un panégyrique de S. Paul ; il faudroit avoir l'ame aussi grande que le Docteur des Gentils, pour le célébrer d'une manière digne de lui. Son éloge est celui de la Religion ; il est tellement identifié avec elle, qu'on